Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 24 (1891)

Artikel: Edmond Scherer et la théologie indépendante

Autor: Astié, J.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379509

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDMOND SCHERER

ET LA THÉOLOGIE INDÉPENDANTE[1]

PAR

J.-F. ASTIÉ

Quand un arbre a contracté un mauvais pli et qu'il est déjà vieux, vents et orages n'y peuvent rien : il ne saurait être redressé. C'est dire que, conformément à des précédents déjà anciens, ce discours risque de ne pas pécher par sa brièveté. Il est exposé à un inconvénient non moins grave : bien que reposant en plein sur Christ, l'image empreinte de la personne du Père, le seul fondement qui puisse être posé, il risque de ne pas être compris par les hommes qui inclinent à oublier que l'Eglise est condamnée, dans le cours des âges, à édifier sur cette unique base des matériaux divers appelés à subir l'épreuve du feu.

Vous voilà donc avertis à temps, mesdames et messieurs : nul ne sera admis à se plaindre d'avoir été pris par surprise. Pour demeurer équitable envers cette *captatio benevolentiæ* inusitée, il importe de la compléter. Le sujet traité n'est ni vulgaire, ni monotone : il s'agit d'une question actuelle, brûlante ; les intérêts les plus graves sont en jeu ; s'il se risque à

[1] C'est ici le discours qui devait être prononcé, le 8 octobre 1891, à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud. Il est donné intégralement, sans adjonction ni retranchement, tel qu'il avait été rédigé, dès avant le 15 août, antérieurement à la réunion de la Société de théologie à Chexbres, le 31 août.

attendre jusqu'au bout, tel auditeur, après avoir été promené à travers les scènes d'un drame aux péripéties nombreuses et variées, pourrait bien se sentir mordu au cœur.

Contrairement aux mauvaises tragédies, qui pour se dénouer, doivent recourir à une intervention céleste, à un *Deus ex machina*, la nôtre s'ouvre par une apparition céleste, par une vision qui en serre le nœud, pour finir, hélas ! par des scènes bien différentes.

Vers 1830, il y avait dans une des bonnes familles protestantes de Paris un jeune garçon qui ne promettait pas beaucoup : il se distinguait par une extrême nonchalance et par un grand manque de volonté. Un des derniers de sa classe, rebelle, sans goût pour les exercices des établissements publics d'enseignement, il faisait son éducation lui-même, sans suite, ni direction, ne consultant que son plaisir et l'impulsion du moment.

Cet écolier dilettante n'était nullement privé de moyens : il abordait au contraire des problèmes qui n'étaient pas de son âge. A quatorze ans, en 1829, il flottait entre le déisme, l'athéisme, et le christianisme, finalement incrédule à Jésus-Christ. Trois semaines plus tard, il est converti et pense même à la carrière du ministère. En moins de deux mois, il est, tour à tour, incrédule, déiste, chrétien humiliant sa raison, pour aboutir presque au pyrrhonisme, ou plutôt à un état d'indifférence produit par la fatigue et le choc continuel des idées. En *1831*, en proie à ces bouillonnements tumultueux, il a des fougues de passion et des affaissements d'impuissance. Le caractère laisse à désirer. Il est préoccupé de la mort, de ce qui vient après ; des pensées de suicide traversent son esprit. Comme remède héroïque à ce cas grave, qui trahit un manque de caractère, sa famille, se rendant au désir du jeune homme de 16 ans, l'envoie chez un pasteur, dans une petite ville d'Angleterre, de cinq à six mille habitants.

L'atmosphère différait assez de celle de Paris : elle produisit une impression d'apaisement qui ne tarda pas à être suivie d'une exaltation nouvelle. Il était tombé dans un milieu assez étroit et surchauffé. Le premier dimanche qu'il passa en An-

gleterre, le jeune Parisien avait pris un livre à son habitude, et s'en était allé faire une promenade dans la campagne. A son retour, la femme du pasteur lui demanda, les larmes aux yeux, de ne plus jamais faire à son maître le chagrin d'une telle profanation du saint jour et le jeune homme se conforma strictement à cette prière.

Pendant plusieurs mois, le jeune Parisien, manquant toujours de volonté, continua à se livrer à la rêverie, encore privé de la vigueur morale qu'il était venu chercher si loin. Au bout d'une année, un changement profond s'est accompli. « Tout est modifié en moi, s'écrie le jeune homme, non seulement mes habitudes, mais mes goûts et mes opinions. Je ne me reconnais plus, je ne me soucie plus de Paris. »

A des études diverses, dans lesquelles il s'était lancé avec l'ardeur, la fougue de la passion, se mêlaient des discussions théologiques, des explications de la Bible, des méditations pieuses. Toutes les forces de son intelligence et de son âme étaient occupées. L'espèce d'atonie dont il souffrait avait fait place à une énergie d'application soutenue. De nouveaux horisons s'étaient ouverts à son regard, sereins et fortifiants.

Que s'était-il donc passé ? Le jeune Parisien s'était converti pour la seconde fois. Et il ne s'était pas converti comme le commun des hommes se convertissent, sous l'action bienfaisante de l'éducation chrétienne, ou par un besoin de repentance, aiguillonné par le sentiment du péché ; il avait cherché dans sa conversion une lumière pour échapper aux ténèbres du doute ; une lumière d'en haut avait resplendi autour de lui ; il y avait eu miracle sensible, parlant aux yeux de la chair, le jeune homme avait eu une vision de Jésus-Christ : le 25 décembre 1832 il avait rencontré son chemin de Damas sous le toit du révérend anglais [1].

[1] M. Gréard ne peut avoir ignoré ce curieux épisode ; celui-ci doit être mentionné dans le journal intime de Scherer que son biographe a eu entre les mains. Pourquoi n'en parle-t-il point ? Est-ce que, cédant à un sentiment analogue à celui qui porte certains admirateurs de Socrate à glisser sur l'histoire du Démon, il aurait craint de compromettre son héros dans la société des visionnaires de Lourdes et de la Salette ? Il est

Quand la nouvelle de cet événement arriva à Paris, nul ne voulait y croire dans les cercles religieux. A la tête des incrédules prenait rang le pasteur auquel ce jeune homme avait fait voir les étoiles en plein midi par d'incessantes objections, durant tout le cours de l'instruction religieuse. Tel fut le premier pas dans la carrière religieuse d'un homme qui est du petit nombre de ceux qui porteront témoignage devant la postérité des crises de la pensée humaine au dix-neuvième siècle : il s'agit d'Edmond Scherer.

Pendant environ vingt ans, de 1832 à 1852, Scherer va s'enfonçant toujours plus avant dans la région nouvelle où il a été introduit par le miracle initial. Seulement, au Christ visible, sur un signe duquel il s'est mis en route, a succédé une autre autorité également visible, palpable, la Bible, recueil de livres tous également divins et pleinement inspirés de Dieu. « Le terrain sur lequel vous vous placez est extrêmement dangereux,

certain que ce fut là un événement objectif capital, décisif dans la vie de Scherer : son chemin de Damas.

Et cette vision ne saurait être confondue avec les *visites réitérées* que Scherer reçut plus tard de Jésus-Christ et que M. Gréard mentionne. Quiconque est au courant du langage de la piété protestante moderne sait fort bien que ces visites ne peuvent désigner que des heures bénies durant lesquelles le fidèle éprouve spécialement le sentiment de la communion de Christ habitant en lui. Nous ne sortons pas du terrain de la subjectivité pour mettre le pied sur celui de l'objectivité, comme dans le presbytère anglais. C'est bien ainsi que tout le monde entendit la chose à Paris, au témoignage de MM. Verny et de Pressensé de qui nous tenons ce récit.

La preuve manifeste que cette vision initiale, objective, ne saurait être assimilée aux *visites* subséquentes qui eurent lieu plus tard, c'est que, pendant une des dernières, alors que Jésus-Christ est censé être à ses côtés dans la chambre, — le texte porte « sa *sombre cellule,* » pour mieux sauvegarder la couleur monacale convenant à un contemplatif — Scherer prononce cette parole décisive : « Alors même que je ne te verrai point, je sentirai que tu es près. » (Gréard, 85.)

Il y a mieux, Scherer lui-même ne croyait nullement devoir rougir de ce souvenir de jeunesse. Vers la fin de sa vie, il maintenait le caractère objectif de ces hallucinations religieuses, dans des époques d'exaltation intense, de réveil, et il ajoutait qu'il avait eu lui-même jadis une vision de ce genre.

lui crie-t-on. Idendifier la foi chrétienne avec la croyance qui s'attache aux documents bibliques, c'est vous engager dans une voie qui peut vous mener loin. La moindre atteinte que recevra votre théorie du canon ébranlera tout l'édifice de votre christianisme et le revirement pourra être aussi subit que radical. Voyez s'il ne serait pas plus prudent d'établir votre foi sur un fondement plus sûr et souvenez-vous que nos réformateurs sont les initiateurs de cette théologie que vous appelez nouvelle. »

Cet avertissement amical et prophétique, parti de la bouche d'un homme d'expérience, dans lequel le jeune étudiant avait pleine confiance, passa entièrement inaperçu ; il ne mordit pas sur Scherer. Celui-ci s'avance avec l'aplomb implacable, l'assurance d'un personnage qui n'a jamais fait et qui ne fera jamais un faux pas. Il marche devant lui, froid, imperturbable, comme un homme du destin, sous la main de l'antique Némésis dont il semble être la victime marquée.

Cette scène se passait en 1838 ou 1839. L'année suivante, Scherer, dans son sermon de consécration, professe avec joie et fermeté les doctrines caractéristique du Réveil, qui ont naturellement pour base la Bible inspirée, pleinement inspirée : « Loin de moi, s'écrie-t-il, toute science qui s'éloigne de la Parole divine ! — Je veux amener mes pensées captives sous l'autorité de la Bible ; .... je veux être de ceux dont il est dit : Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

Il importe de signaler une fausse note qui traverse cette profession de foi réjouissante. Scherer oublie qu'il a perdu le droit de s'appliquer cette parole, bienheureux ceux qui *n'ont pas vu et qui ont cru*. Ce n'est qu'après avoir vu Jésus-Christ lui-même que Scherer a cru : il est donc de l'école de Thomas qui, avant de se livrer, avait dû voir les mains, les pieds ensanglantés et le côté percé. Oublier ce fait, c'est se laisser aller à parler quelque peu le patois de Canaan.

Quand la *Théopneustie* de Gaussen paraît, Scherer l'annonce avec enthousiasme. La doctrine de l'inspiration plénière le fascine ; la foi du jeune théologien repose en plein sur elle : elle est un cercle magique duquel il ne saurait sortir, le lien rete-

nant tous les épis de la gerbe, la doctrine fondamentale : « De la question de l'inspiration, écrit-il, dépend l'existence même du christianisme ! En dehors du dogme théopneustique point d'autorité pour la religion, point d'appui pour l'homme. Le problème de la foi n'admet d'autre solution que ce dilemme : se soumettre sans réserve ou se laisser glisser dans l'abîme, qui, de degré en degré, conduit au scepticisme d'un Hume ou au panthéisme d'un Strauss. La doctrine de l'inspiration plénière est la forteresse assurée du chrétien. » Une révélation générale et directe n'eût pas suffi : Dieu voulut nous la donner dans le détail et comme écrite de sa main.

Quand il publia ses *Prolégomènes* à la *Dogmatique*, Scherer fut encore plus précis, plus technique. « L'Ecriture sainte est pour lui une collection de livres dans lesquels la révélation de Dieu est enseignée d'une manière parfaitement adéquate... » La Parole de Dieu coïncide donc pour nous avec la Bible elle-même. Cela signifie, en langage laïque: les décrets des rois païens, que les auteurs de l'Ancien Testament auraient pu se procurer dans les archives des royaumes environnants, leur ont été révélés comme tout le reste.

L'autorité de l'Ecriture et l'inspiration sont synonymes, solidaires : c'est exclusivement par l'inspiration que l'autorité est prouvée. Scherer n'ignore pas que Calvin et Luther entendaient autrement les choses ; Calvin en particulier affirme que l'on ne peut croire à l'inspiration si l'on n'est préalablement chrétien. Mais Scherer professe ouvertement son intention d'établir une doctrine plus *rigide* que celle de nos réformateurs. A ses yeux « l'inspiration scripturaire diffère *spécifiquement* des autres grâces de l'Esprit dans les fidèles. »

Et que devient le recueil des livres sacrés, le canon ? L'histoire établit qu'il est résulté du choix, toujours revisable, accompli par l'Eglise dans les premiers siècles. D'après Scherer, « considérer la détermination du canon comme une affaire de simple critique et la confier aux discussions de l'école, c'est livrer à l'incertitude ce qui exige la plus haute certitude, le principe même de l'autorité dogmatique de notre Eglise. » En un mot, le canon est matière de foi non de science. Une auto-

rité absolue, infaillible est indispensable en religion ; il faut donc qu'elle soit formulée dans un recueil définitif de livres tous également inspirés.

On le voit, Scherer se meut aisément en dehors des faits, dans un monde d'absolu logique, théorique. Il était de tout point digne d'entrer, comme professeur, dans l'Ecole de théologie de Genève où un pareil dogmatisme était professé avec éclat. Aussi fut-il nommé vers 1844.

Mais ce ne devait pas être pour longtemps. Dès le mois de novembre 1849, Scherer avait officiellement annoncé sa démission. Voici ce qui s'était passé. Les théories absolues et abstraites du jeune théologien s'étaient brisées contre l'épreuve de la pratique. L'enseignement de l'exégèse biblique avait mis en pièces sa science et sa foi ; Scherer avait rencontré dans les livres sacrés interprétés au pied de la lettre, des assertions contestables, des erreurs manifestes, des taches. L'heure solennelle annoncée par le professeur Reuss au jeune étudiant avait sonné. L'édifice entier des convictions religieuses de Scherer était ébranlé ; encore quelques années, il s'écroulerait tout entier.

Il fallut du temps pour en arriver là, environ dix ans. Vivement attaqué, Scherer défend maintenant avec toutes les ressources de sa science et de son talent, ses droits à se réclamer du christianisme, tout en ayant renoncé à l'inspiration plénière. Et ses revendications éloquentes trouvèrent de l'écho dans les rangs de la jeunesse théologique, dans le cœur de tous les hommes désireux d'échapper au joug devenu insupportable d'un dogmatisme discrédité, pour s'avancer, joyeux et libres, sur le terrain assuré du spiritualisme chrétien.

Vinet avait préparé ce nouveau champ et Scherer, pour se défendre, ne manqua pas de s'abriter derrière l'autorité de l'illustre Vaudois, alors respectée de tous. Mais des inquiétudes ne tardèrent pas à se manifester dans les rangs mêmes des plus ardents admirateurs des deux professeurs. Scherer maintient avec raison, d'accord avec Vinet, que la vérité religieuse doit être admise, en vertu de sa valeur intrinsèque : elle seule prête à tout son autorité et ne saurait la recevoir d'ailleurs.

Mais on s'alarma quand il fallut constater que, par une étrange inconséquence, cette vérité évangélique, appelée à se maintenir debout par son propre poids, risquait de s'écrouler à la suite des appuis extérieurs et caducs, au moyen desquels on avait jusque-là prétendu la soutenir.

Sur l'article de l'autorité, Scherer et ses fidèles eurent recours aux nombreuses ressources de la stratégie et de la tactique. A mesure qu'ils gagnaient du terrain, que les controverses avançaient, pour s'assurer plus aisément le succès, ils continuèrent à raisonner comme s'ils n'avaient devant eux que les adversaires de la première heure, les théopneustes de l'école Gaussen, dont la position était reconnue intenable. Aussi en 1853 encore Scherer s'escrime-t-il contre les hommes qui, présentant la Bible comme un livre miraculeusement rédigé, prétendent imposer, au nom de l'Ecriture sainte, une logique, une homilétique et même une histoire naturelle. Ils n'étaient déjà plus ni bien nombreux, ni surtout bien dignes d'être pris en considération, les penseurs soutenant ces théories-là, mais qu'importe ? N'y en eût-il eu qu'un seul, cela suffisait à Scherer pour qu'en habile stratégiste il profitât des fautes de ses adversaires. Et des voix isolées lui répondaient avec enthousiasme du camp opposé : « c'est bien cela, tout ou rien ! Nos honorables adversaires de l'avant-garde ont parfaitement raison : la vérité ne saurait être qu'avec eux ou avec nous. » Les hommes qui avançaient à toute vapeur louaient de grand cœur le point de vue des immobiles, comme ce qu'il y avait de mieux après le leur propre, se disant *in petto* que toute personne intelligente ne manquerait pas de remarquer l'absurdité d'une telle stabilité et par conséquent de se mettre à courir à leur suite : les immobiles de leur côté estimaient que les théologiens courant les aventures feraient leurs propres affaires, bien convaincus que la peur de la catastrophe, qui devenait journellement plus menaçante, ramènerait tous les esprits religieux au point de départ. C'est ainsi qu'Hérode et Pilate ont trouvé moyen de se réconcilier aux dépens d'un tiers parti duquel à tout prix il fallait empêcher l'avènement. Combien de fois les partis extrêmes se sont donné une poignée de main plus ou moins cordiale, par-dessus

la tête de ces hommes attardés avec lesquels il ne valait plus même la peine de compter. (*Les deux Théologies nouvelles.*)

Néanmoins, le tiers parti s'accusait, avançait; il s'est recruté peu à peu des hommes raisonnables des deux bords extrêmes; aujourd'hui il est enfin arrivé, le tiers parti; il occupe presque seul l'avant-scène. Sans doute il n'est pas à l'abri de ces derniers coups de feu inutiles qu'il faut échanger, après la grande bataille gagnée, avec des retardataires qui depuis quarante ans n'ont rien appris ni rien oublié. Mais à quoi bon s'en inquiéter? Tout en combattant encore pour l'honneur du drapeau, on le renie: on nous assure qu'il n'y aurait plus un autoritaire, un intellectualiste; ces couleurs mal portées devraient disparaître de notre dictionnaire, tout le monde les désavoue à l'envi.

Restait la question du mal et du péché étroitement liée à celle de la liberté. Pour en saisir la haute portée, il est indispensable de revenir quelque peu en arrière. Scherer avait déjà traité de la liberté morale dans sa thèse de bachelier en théologie. Après avoir signalé le pour et le contre, examiné le dossier des deux adversaires en présence, il s'était arrêté court, s'abstenant de conclure. Il faut, avait-il écrit, croire à une conciliation indémontrable entre la liberté et le déterminisme. La liberté était demeurée pour Scherer un fait de conscience immédiat qui s'imposait; quelque chose l'avait empêché d'aller aux doctrines qui prétendaient en faire une théorie. L'autorité de la Bible avait été ce correctif, non pas pour lui révéler la liberté morale qu'il connaissait déjà, mais comme une puissance pour la lui faire respecter. « C'est donc ici, avait-il dit, comme partout, la Parole divine qui fournit la véritable règle pour juger les théories humaines, la véritable pierre de touche pour apprécier les théories humaines. »

Dans l'article sur le *Péché* tout a changé: l'inspiration plénière est abandonnée. Placé encore une fois devant la thèse et l'antithèse de la liberté et du déterminisme, Scherer se demande s'il ne doit pas céder à ce besoin impérieux de son esprit qui réclame une synthèse, pour arriver à fermer enfin ce cercle qui ne saurait rester constamment ouvert. C'est une nécessité de mon intelligence qui réclame la synthèse. Je suis uniquement

arrêté par l'autorité de l'Ecriture, mais, après tout, cette autorité de l'Ecriture elle-même sur quoi repose-t-elle? Sur une nécessité de mon intelligence, sur le besoin que j'ai d'autorité. Mais mon esprit serait-il peut-être divisé contre lui-même? Ce serait, en tout cas, bien étrange, et le scepticisme deviendrait l'unique solution.

Quoi qu'il en soit, si l'autorité de la Bible a pour elle la logique, la logique ne parle pas moins hautement en faveur de cette loi irrésistible de mon esprit, soupirant impérieusement après l'unité, la synthèse. Nous y voici : entre les deux adversaires en présence, l'Ecriture et la spéculation, tout revient à une question de logique. C'est bon à noter. Si leurs incessantes contestations finissent par devenir trop intolérables, nous saurons comment y remédier. Finalement nous les renverrons l'une et l'autre au juge suprême dont elles reconnaissent à l'envi l'autorité : la plus logique l'emportera.

Le besoin spéculatif s'est ainsi fortifié ; l'inspiration plénière est déjà répudiée ; le problème de la liberté est devenu un simple problème de logique : c'est dire assez que la liberté va être sacrifiée aux exigences inflexibles du déterminisme.

« Jamais la résolution de pousser la théorie à outrance, sans tenir nul compte des faits qui la gênent, ne s'est affichée avec plus de naïveté, dans un sujet plus délicat. Scherer se rend admirablement compte de ce qu'il fait : il n'est pas engagé dans une polémique ardente ; il est de sang-froid et il sait qu'il blesse la conscience ! il a mesuré toute l'étendue du sacrifice, et puis il le consomme sans sourciller. Afin de nous débarrasser de cette fâcheuse antinomie que présente le fait du péché, quand la logique veut l'expliquer, émoucheur intrépide, il écrase du même pavé la conscience et, pour la plus grande gloire de la science, il flétrit du titre d'illusion ce que les hommes de tout temps, de tout lieu, à tous les degrés de culture, ont considéré comme la vérité la plus certaine, la plus immédiate, le sentiment de la culpabilité, le remords. » (*Les deux Théologies*, p. 134.)

Scherer se montre fort surpris quand on l'accuse d'innover, en répudiant du même coup la liberté et le péché. Ne s'était-il

pas borné à présenter, à peu de choses près, la doctrine orthodoxe? Calvin, Augustin et bien d'autres n'étaient-ils donc pas déterministes comme lui? De grâce, messieurs les traditionnalistes; un peu d'indulgence pour une théorie empruntée à vos docteurs les plus accrédités. Ce langage naïf, indiquant que Scherer ne se connaissait pas lui-même, fut loin de rassurer ses amis alarmés. Sans contredit, l'histoire de l'Eglise nous fait connaître plus d'un illustre théologien déterministe. Mais elle nous enseigne aussi qu'en buvant à longs traits le poison, ils prenaient à doses non moins fortes du contre-poison. Ils ne cessaient, tout déterministes qu'ils étaient, de s'incliner respectueusement devant cette Bible qui, bien que quelques-uns de ses passages puissent être mal interprétés, quand on les prend à part, ne contredit pas moins le déterminisme, dans sa lettre et dans son esprit, en faisant constamment appel à la liberté, à l'activité individuelle. Voilà le correctif.

Comment ces grands docteurs ont-ils pu tenir à un pareil régime? Nul ne saurait l'expliquer, c'est leur secret. Le fait est que leur tempérament s'est trouvé assez fort pour y résister avec un succès admirable. Tous les hommes qui connaissaient quelque peu M. Scherer ne savaient que trop qu'il n'y tiendrait pas. Il est essentiellement unitaire: il ne possède pas ces bras vigoureux qui, s'emparant de deux données vraies, bien que contradictoires en apparence, savent les contraindre à s'harmoniser pour concourir à la subsistance spirituelle de l'organisme.

Cet article causa un grand effroi dans le monde de ceux qui en saisirent la haute portée. On sentit que tout était fini. Scherer lui-même avait justifié ses craintes. En prétendant expliquer le péché, il l'avait nié, pour ne plus voir en lui qu'un phénomène naturel, presque physiologique. Il était tombé dans ce qu'il avait lui-même désigné comme l'unique hérésie, la négation du péché, mère de toutes les autres elle arrive promptement à nier le Père et le Fils. Notre développement théologique était arrêté net : celui qui en était l'initiateur venait de passer à l'ennemi sur le champ de bataille.

Pour achever de justifier les craintes du public, Scherer ne

tarda pas à s'en prendre au surnaturel. Comment la foi au surnaturel se maintiendrait-elle chez un homme dont la logique a déjà dévoré la conscience, la liberté ? La liberté humaine n'est-elle pas en effet l'antichambre conduisant au surnaturel? Comment un homme possédant le premier sentiment de la liberté ne serait-il pas disposé à l'accorder à Dieu, en face de l'œuvre de ses mains ? Si l'homme n'est pas libre, Dieu, à l'image duquel il a été créé, ne saurait l'être non plus. Il n'y a donc pas de surnaturel.

Le 18 octobre 1860, Scherer quitte Genève. Ce départ marque une évolution dans son histoire personnelle. Jusqu'alors, en dépit de ses hérésies, Scherer a toujours prétendu au titre de chrétien ; après son départ il y a renoncé. Pour bien marquer qu'il en a fini avec la théologie, il distribue ses ouvrages à des établissements publics ou à des amis, en disant un peu lestement: adieux paniers, vendanges sont faites! Ayant encore trente ans de vie devant lui, Scherer marchera à grands pas vers la gloire littéraire. Il semble que pour éviter que le monde de Paris se méprît sur son compte, comme don de joyeux avènement, il ait cru devoir lui sacrifier impitoyablement Vinet dont il avait naguère parlé sur le ton d'une vénération profonde. Si Vinet n'a pas trouvé l'oreille du grand public, c'est qu'il était malade et le public se porte bien. Evidemment Scherer a pour un instant douté de son étoile : ses nouveaux amis de Paris ne lui en demandaient pas autant pour le bien accueillir. Non seulement il n'a pas renié cet article, comme ses disciples avaient espéré qu'il le ferait, mais il est tombé en récidive, en accumulant à plaisir, malgré ses principes sur l'objectivité en littérature, toutes les petitesses de la piété de Pascal, en vue de voiler son génie.

Un grand changement s'est donc accompli dans le caractère personnel de Scherer. Aux jours de son orthodoxisme, dans les plus beaux temps de sa vie, comme il l'a confessé lui-même, alors qu'il rédigeait le journal *La Réformation*, bien loin de redouter la contradiction, il prenait plaisir à la provoquer. Dans les dernières années de sa carrière, devenu irascible, il ne supportait pas la moindre objection. « Vos méthodes, vos méthodes ! laissez-moi donc tranquille, avec vos méthodes, pé-

dant que vous êtes ! » répondit-il un jour à un savant chimiste son ami qui lui avait présenté quelques observations. Depuis que Scherer avait jeté l'absolu par-dessus bord pour devenir sceptique, il se croyait infaillible, même dans les matières qui n'étaient pas de sa compétence. Etrange façon de pratiquer sa maxime : « La déconfiture de l'absolu a ceci de bon qu'elle est favorable à l'indulgence. » Au plus fort de son irritation contre le christianisme qui était devenu sa bête noire, Scherer alla jusqu'à interdire des rapports de société entre sa famille et de vieux amis sympathiques qui ne pensaient pas comme lui. A quoi bon rompre en visière avec la théologie, pour cultiver à l'occasion une espèce de *l'odium theologicum*, alors que l'on se rend la voix rauque à dénoncer le genre ? Ajoutons toutefois que cette étrange scission ne fut que momentanée.

Scherer était devenu quinteux. Il ne réussissait pas toujours à maîtriser le tempérament fougueux et passionné que recouvraient sa hauteur, sa froideur souvent glaciale. Dans l'ardeur d'une discussion, il doit s'être écrié un jour : « Oui, j'irai jusqu'au bout ; je nierai Dieu, si telle est sa volonté. » Oubliant le respect dû à son passé, il a taxé d'hypocrisie les chrétiens pratiquants. Avec cela, il pratiquait à sa façon, à son jour et à son heure. C'était avec terreur que le pasteur de Versailles voyait parfois sa silhouette se dessiner dans les rangs des fidèles venant prendre les symboles du corps et du sang de Jésus-Christ, alors que depuis longtemps cette cérémonie avait perdu pour lui toute raison d'être ? Peut-être, suivant le mot de son ami Renan, ne lui déplaisait-il pas de savourer le reste de parfum que conserve longtemps encore un vase décidément vide. Car enfin il ne pouvait s'être rallié à cette théorie des *partis* que les libres penseurs raillent avec prédilection chez Pascal.

Ce n'est pas là l'unique inconséquence de ce penseur dont on célèbre à l'envi la hardiesse, l'intrépidité de logique. On a de la peine à comprendre qu'au lieu de se contenter d'un ensevelissement civil, comme son émule Sainte-Beuve, il ait désigné le nom du pasteur devant présider à ses funérailles. Jusqu'au bout, il ne se serait pas complètement désintéressé de la question de savoir ce qui suit la mort.

Il est manifeste que Scherer avait perdu son équilibre moral.

On le vit à plusieurs traits. Ainsi lorsqu'il quitta le journal *Le Temps*, allant demander asile ailleurs, pour rentrer au bercail, avant quelques semaines, comme une âme en peine. Dans ces jours d'angoisse, qui ne furent que passagers, Scherer eut recours au remède du divertissement signalé par Pascal comme moyen de chasser les idées importunes. En vue de se donner un intérêt dans la vie, pour se procurer les avantages d'une existence opulente, Scherer se laissa aller à spéculer à la bourse, au risque, par deux fois, d'être exécuté et de perdre sa place de sénateur. Il doit avoir été personnellement visé dans certains projets de loi destinés à interdire aux sénateurs toute participation aux entreprises industrielles et commerciales. C'est grâce, dit-on, aux nuages que ces incidents avaient répandus autour de son nom que Scherer aurait été privé de l'honneur de représenter la France auprès d'une grande puissance de l'Europe.

Ce n'est pas tout encore. La fidélité des hommes qui ont voué à Scherer une vive reconnaissance, qui ont beaucoup admiré ses talents et ne lui ont jamais refusé estime et sympathie, a été soumise à une épreuve plus rude encore. Dénoncé un jour comme ministre protestant, Scherer établit qu'il n'a jamais été pasteur, ce qui était vrai; seulement par pasteur les adversaires entendaient ministre consacré, ce qui ne devait pas être nié. Dans son besoin de tout connaître, de faire le tour de toutes choses, il papillonne quelque temps autour des belles dames du dix-huitième siècle et lorsqu'il en rencontre une dont le pied a glissé, il se borne à dire que pour être penchée la tour de Pise n'en est pas moins belle. Il rendait une espèce de culte domestique au buste de Sainte-Beuve. Ce buste, placé sur sa table de travail, était devenu comme le dieu protecteur de son foyer, un de ses lares. Scherer se déclarait de tout point d'accord avec l'auteur des *Lundis*, sauf sur la séparation de l'Eglise d'avec l'Etat. Aux pieds d'un tel patron, qui a écrit que son Elysée, à lui, était avec les adultères, nous ne reconnaissons plus le jeune adolescent faisant choix du ministère évangélique, révolté par la corruption des mœurs de ses condisciples.

Mais le tableau n'a pas seulement des ombres. Un jour, dans

une société de beaux esprits, on mentionne le jugement de Guizot qui avait appelé Lamennais un malfaiteur intellectuel. « Malfaiteur! malfaiteur! répète Scherer en bondissant, M. Guizot ne sait pas ce qu'il en coûte. » Et brusquement il se retira. Le mot qu'il ne connaissait pas l'avait mordu au cœur, lui qui prenait plaisir à poser comme un Lamennais protestant. On est tout heureux de lui voir prendre cette injure comme un fait personnel. On a beau dire, le remords ne saurait être une pure illusion de la conscience. Le cœur parle sans cesse. Un jour il se sépare d'un de ses plus chers élèves de jadis, l'un et l'autre en proie à la plus profonde tristesse. L'ancien élève, après avoir assuré son professeur, quoi qu'il arrive, de son attachement et de son estime, surprend un rayon de soleil, une larme furtive dans l'œil du terrible critique. La conduite de Scherer envers M. Ed. de Pressensé vers le soir de sa vie rachète aussi bien des duretés.

Scherer s'essaya aussi dans ses bons moments à être équitable envers les gloires du christianisme qu'il se sentait obligé d'admirer, tout en le répudiant. « Il n'admettait pas que la religion chrétienne ne fût qu'une expression prolongée et perfectionnée de la religion grecque. Pour lui, entre l'humanité d'avant et l'humanité d'après, le sermon sur la montagne avait creusé un abîme. L'idée de la sainteté s'était alors substituée à l'idée de beauté. Le christianisme, en un mot, avait fondé le spiritualisme, un spiritualisme passionné; c'était là sa grandeur et sa force, c'est par là qu'il avait sauvé le monde. »

Bel avantage, dira-t-on, si plus tard il a engendré l'ascétisme avec ses étroitesses et ses violences. Désavouant alors implicitement ses attaques contre Vinet et contre Pascal, le critique se redresse pour répondre que ces manières de voir et ce langage propre à la polémique ne conviennent ni à l'historien ni au philosophe. Chaque chose, ajoutait-il, devait être prise à sa place et à sa date. En substituant les troubles de la lutte à la sereine harmonie de la sagesse hellénique, le spiritualisme chrétien a enrichi, fortifié, discipliné la nature humaine forcée de rentrer en elle-même et de se replier.

« Non, ce sont ses propres paroles, ce n'est pas en vain que

les saint Paul, les saint Augustin, les Luther, les saint Cyran, un Arnauld, un Pascal, et aujourd'hui encore plusieurs de nos semblables, ne sachant prendre leur parti des souillures et des bassesses du monde, mais affamés d'idéal, altérés de sainteté, se frappent la poitrine avec larmes et implorent le pardon du Crucifié! Ils représentent quelque chose. C'est dans des cœurs tels que les leurs que s'est consommée une crise de l'histoire de l'humanité dont le penseur ne saurait méconnaître l'importance, car cette crise a été un moment capital de l'évolution universelle. »

Mais ce ne sont là que des pages exceptionnelles, des éclairs servant à faire ressortir les ténèbres, entourant cet homme qui réussit à tenir en chartre privée la meilleure partie de lui-même. Les hommes de ma génération ont, si je puis ainsi dire, la mémoire meurtrie par le souvenir des articles consacrés à renverser le christianisme et le spiritualisme.

En 1884, Scherer résume ainsi le problème psychologique. La physiologie est tout bonnement en train de revenir à l'automatisme de Descartes et avec cette aggravation qu'elle l'applique aussi bien à l'homme qu'à l'animal. Descartes s'était borné à ne voir dans les animaux que des machines, nous sommes en train de ne voir à notre tour dans l'homme qu'une machine.

Ne protestez pas en rappelant à l'auteur qu'on ne saurait réduire la psychologie à la mécanique, car il vous dira, trois ans plus tard, qu'il y a solution entre le mouvement et la sensation ; qu'on n'a jamais pu montrer le passage de l'un à l'autre ; que la science a toujours trouvé là sa limite ; qu'il y a en un mot, dans les faits de conscience, un quelque chose d'irréductible pour cette théorie matérialiste. Mais alors Scherer se réfugie dans l'incognoscible. — Va pour l'incognoscible ! Scherer prétend, il est vrai, que cet incognoscible n'est pas nécessairement le mystérieux, le surnaturel, le terrain métaphysique. — Et pourquoi pas ? Qu'en sait-il? Nul ne saurait affirmer quoi que ce soit sur cet inconnu, puisqu'il est déclaré incognoscible par définition. En tout cas il ne saurait être, cet incognoscible, quelque chose de matériel, de sensible, car alors

le problème n'existerait pas. Car le sensible agirait machinalement sur le sensible et Scherer accorde que l'idée ne saurait s'expliquer par le mouvement ; qu'il y a autre chose dans la vie que des mouvements réflexes, qu'il y a solution de continuité entre le mouvement et la sensation. Partis du dualisme, nous ne saurions aboutir à un monisme matérialiste sans nous contredire. Scherer admet du reste qu'il y a une dualité, celle du moi et du non moi. Comment prétendre en rendre compte alors par l'unité des agents ?

Nous voilà donc faisant une nouvelle halte dans l'agnosticisme, mais ce n'est que pour un instant. La seule différence entre l'homme et l'animal serait que le premier se sent vivre, aimer, souffrir et qu'il sait qu'il le sent. « Ainsi entendue, la personnalité, ajoute Scherer, est sur le point de s'évanouir. Elle n'a plus que la valeur d'une impression. La vie ressemble à une flamme qui se saurait lumineuse et ardente, mais on souffle la bougie et où est la flamme ? »

Voyons maintenant de quel œil Scherer assiste à la dissolution de sa personnalité.

Chaque fois, dit M. Gréard, qu'aux rêves de la jeunesse il oppose le fruit de l'expérience, l'amertume lui monte aux lèvres. « Amertume, angoisse, rongement, il est peu de mots qui se trouvent aussi souvent sous sa plume. » Ailleurs, il déclare que la meilleure condition pour être heureux, c'est la bonne humeur. » Celui qui écrit ces lignes s'estime le plus heureux des hommes. Etre heureux, c'est avoir pris la mesure du bonheur et sa propre mesure à soi. Il n'est rien de tel pour ne pas se brouiller avec la vie que de n'en point trop attendre. « Il est plus d'un point, ajoute Gréard, dans ses controverses philosophiques, où le contact de son opinion glace le cœur... Scherer a de superbes éclaircies de sérénité, mais le fond de son âme reste troublé. Il n'est jamais si triste que lorsqu'il exalte les joies du désenchantement. » Au fur et à mesure que le doute appelait et confirmait le doute, la tristesse l'enveloppait. « Je me vois entraîné, disait-il, par les convictions de mon esprit vers un avenir qui ne m'inspire ni intérêt, ni confiance. Tandis qu'il marche la tête haute, la blessure saigne à son flanc. Il

aimait à réduire à néant toutes les argumentations, la sienne comme celle des autres ; il avait des exaltations de satisfaction intellectuelle.... Puis, alors qu'il semblait accablé sous les ruines qu'il avait accumulées, tout à coup par un mot, un soupir, un regret, il se redressait et, comme l'oiseau mortellement blessé du poète qui veut mourir au plus haut des airs, il semblait s'élancer vers le ciel qu'il avait fermé sur sa tête. »

Le mécontentement de lui-même lui faisait voir sous les couleurs les plus sombres l'état de la société et les perspectives de l'avenir. « Quel charlatanisme et quelle duperie, » s'écriait-il, quand on lui parlait d'un perfectionnement indéfini, d'un progrès dans la moralité et dans le bonheur par une évolution nécessaire, estimable et mathématiquement calculable. L'idée de la décadence générale hantait son esprit. « Nous sommes sourdement envahis par le philistinisme, disait-il. La littérature, fidèle image de la société, étale avec complaisance toutes nos plaies. Elle est tombée en dépit des raffinements dans la débauche et l'imbécillité... quel est le livre aujourd'hui qui fasse penser? En est-il où l'amour soit encore une passion, où il ne prête pas son nom au vice...? Triste, triste. Nous nous affaissons. La sénilité nous gagne. » L'état social de la Chine, voilà l'avenir réservé à notre monde occidental.

Fidèle à ses goûts aristocratiques et distingués, Scherer prenait surtout plaisir à prodiguer ses sarcasmes et ses anathèmes à la puissance du jour, à la démocratie. Elle sera pour la société française ce que fut jadis pour la société romaine l'invasion des barbares. Envieuse et jalouse, elle ravale les instincts généreux, suscite les appétits grossiers, décourage l'art et la poésie : elle est le tombeau du talent. « Toute vallée sera comblée, annonçaient jadis les prophètes d'Israël, et toute montagne sera abaissée. Ainsi soit-il. Le monde de ce train ressemblera un jour à la plaine Saint-Denis. »

Il n'y a pas jusqu'à la faveur populaire qui ne lui inspire de la répulsion. Il incline à tenir Lamartine pour plus heureux que Victor Hugo parce qu'il n'a pas subi la profanation de la popularité. Se drapant un jour dans sa superbe, Scherer paraphrase, en l'appliquant à l'humanité, la prière du pharisien à

l'occasion du péager. La déesse humanité lui fait l'effet de ressembler souvent à une guenon. « C'est peut-être mal à moi, écrit-il, mais je suis ainsi fait : l'humanité ne me dit rien ; le genre humain m'amuse, il m'intéresse, mais il ne m'inspire ni respect, ni tendresse : je décline la solidarité. » Ne croit-on pas entendre Jean-Jacques Rousseau, le livre des *Confessions* à la main, sommant tous les hommes de déclarer devant le juge suprême s'il en est un meilleur que lui ?

Ces paroles amères qui mettent dans tout son jour le désespoir de Scherer répandent un voile de tristesse sur ses derniers écrits. Et cependant, à la veille de la fin, la sérénité semble avoir eu sa revanche; elle s'affiche à la onzième heure, comme chant du cygne dans le dernier article de Scherer, quelques semaines avant sa mort; le plus pénible, le plus amer de tous ceux qu'il ait écrits. Interrogé par un écrivain vaudois, sur le sens de la vie, il répond carrément qu'elle ne saurait en avoir aucun. « L'univers est un fait; ce n'est pas nous qui le régissons: il n'y a qu'à s'y soumettre. Pour être sèches ou amères, ces vérités ne sont pas sans fruits..., l'acceptation des choses telles qu'elles sont, l'habitude à les prendre comme les inéluctables conditions de la vie, est une assez belle recette de résignation. » Les hommes qui en arrivent là sont les paisibles.

Tout est donc fini et bien fini. La toile tombe aux derniers accents du figurant qui se dérobe, en répétant le mot de Pascal: Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais !

II

Tels sont les faits. Comment les expliquer ? Si l'on s'adressait au héros de cette pénible histoire, la réponse ne serait pas douteuse. Il prenait plaisir à se donner comme une victime de la recherche sincère de la vérité. Tout son développement aurait été fatal, nécessaire, inévitable : il n'en aurait été que la victime innocente. Et afin que l'on ne s'y trompât pas, il a pris

soin que cette pensée fût rappelée à ses amis et connaissances, elle figure sur le faire-part annonçant la nouvelle de son décès. Il n'aurait peut-être pas été nécessaire de le presser beaucoup pour l'amener à affirmer que nous devrions tous en venir là, si nous avions sa logique, sa portée d'intelligence, sa sincérité.

Reste à savoir si Scherer a, un seul instant, accepté les conditions indispensables pour rencontrer cette vérité religieuse, à la recherche de laquelle il s'est consacré avec passion.

« Chose singulière, dit M. Gréard, à quinze ans Scherer se déclare sceptique et irréligieux, non par insouciance ou emportement de jeunesse, mais après élimination réfléchie, autant qu'elle pouvait l'être, des systèmes qui ont gouverné le monde. » Ce premier acte demande à être noté. C'est en poursuivant la connaissance absolue que Scherer rencontre sur son chemin l'Evangile. Il aborde donc la religion, non par le côté personnel et pratique, mais par le côté intellectuel : il lui demande la connaissance absolue. Vous savez comment il crut l'avoir un instant trouvée. La fameuse vision de Jésus-Christ lui impose la foi d'une façon irrésistible, matérielle, parlant aux sens. Il ne s'agit pas de satisfaire des besoins religieux, moraux et positifs, mais d'échapper au doute, comme l'indique le premier vers du cantique, écho de ses premières émotions :

J'errais perdu dans les sentiers du doute.

Qu'apporte-t-elle cette conversion miraculeuse ? de la lumière, de la clarté :

Lorsque tu vins resplendir sur ma route.

Par quoi ces clartés désirables sont-elles fournies ? Par un fait extérieur palpable, parlant aux yeux ; par un fait matériel qui s'impose, auquel il ne peut être question de résister : *je fléchis sous ta loi.*

La volonté est donc singulièrement à l'arrière-plan dans cette conversion éclatante : la lumière vient du dehors ; elle ne jaillit pas des profondeurs de la conscience ; Scherer se convertit moins qu'il n'est converti par la lumière resplendissante qui lui imprime son cachet et prend possession de l'incrédule : *Ton joug est doux.*

Mis ainsi sur la bonne voie, Scherer s'avance avec confiance, dirigé par un guide non moins infaillible, qui s'impose également à lui du dehors. Scherer fait ses premiers pas dans la carrière théologique, aux mains de l'inspiration plénière, lui garantissant la vérité absolue dans tous les domaines. Le néophyte est, je ne dirai pas attiré, mais poussé vers le christianisme par les chimériques prétentions d'un orthodoxisme qui se prétend en possession de la vérité définitive dans toutes les matières de dogme : il ne fallait rien moins qu'une telle méthode absolue pour séduire une intelligence avide d'absolu.

Arrive enfin la crise. Scherer regimbe longtemps, il se débat, il lutte ; il semble avoir éprouvé une certaine terreur à la pensée d'abandonner l'absolu pour le relatif et le contingent. Aujourd'hui que l'on connaît l'homme, on est surpris d'avoir à constater qu'il lui ait fallu tant de temps pour abandonner ses illusions.

Que va-t-il faire maintenant qu'il est dans la position d'un oiseau échappé de sa cage, mais n'ayant jamais fait usage de ses ailes ? Le besoin d'absolu persiste : l'argument de Vinet, la preuve morale arrive à point nommé. Scherer s'y attache avec ardeur, avec passion, pour se retenir sur le terrain glissant. Il va donc lui demander l'absolu, mais toujours un absolu dans la connaissance. Nous prenons l'éveil quand il déclare que la volonté n'a rien à faire dans la formation des convictions. Il croit l'avoir trouvé cet absolu quand il s'écrie : « Le chrétien qui sait en qui il a cru devrait-il jamais oublier que sa foi est indépendante de la science? parce qu'elle est née dans une autre sphère et en même temps qu'elle ne saurait entrer en contradiction avec aucune vérité, parce qu'elle est elle-même la vérité. Vous croyez en Jésus-Christ, croyez aussi à la vérité. »

Gréard remarque que, tout en plaidant la même thèse, dix-huit mois plus tard, le ton de l'argumentation s'est déjà modifié. C'est du doute et non plus de la foi qu'il procède. Ce conflit que Scherer vient de déclarer impossible entre la foi et la science, a décidément éclaté. « La théologie moderne a pour principe, dit-il, que la révélation étant adressée à l'homme,

doit être accessible à l'homme, qu'elle n'est vraie qu'autant qu'elle peut être comprise, qu'elle n'est religieuse qu'autant qu'elle répond à notre nature religieuse. »

Cela est encore soutenable, à condition que le champ de la révélation soit convenablement délimité et que l'on prenne l'homme tout entier, l'individu dans la plénitude de ses facultés. Mais voici que Scherer devient déjà étroit, exclusif. « Quand le doute, dit-il, a pénétré dans une âme, la science qui a posé la question peut seule la résoudre. »

De quel doute s'agit-il? Porte-t-il sur la foi elle-même ou sur la manière de la comprendre et de l'exprimer, sur la religion ou sur la théologie? L'auteur ne paraît pas faire de distinction. En tout cas, il est bien loin de l'assertion suivante contenue dans sa *Lettre* de démission. « La vérité religieuse n'est que dans l'intimité de la vie religieuse, hors de là, on retombe toujours par quelque côté dans les erreurs mêmes qu'on désavoue. »

Ce qui inquiétait en tout premier lieu le public religieux, c'est l'assertion que la volonté n'a rien à voir dans la formation des convictions, avancée par Scherer et par ses amis. De quelle vérité peut-il donc être question, se demandaient les disciples de Vinet et de Pascal, pour lesquels la volonté joue un si grand rôle? La vérité religieuse et morale s'acquerrait-elle d'une façon tout à fait désintéressée, sans que le cœur fût de la partie, comme les vérités mathématiques, astronomiques et autres? Le fait est que Scherer avait accompli un pas de plus. A l'évidence sensible de Jésus-Christ, qui lui était apparu, à l'évidence théopneustique de l'Ecriture sainte, il était en train de substituer l'évidence scientifique et rationnelle, tout en poursuivant la certitude absolue. Il ne fut plus permis d'en douter lorsque le remords, la liberté, le sentiment du péché durent abdiquer devant les exigences de la logique. Il fallut alors reconnaître que, entre les disciples de Vinet et ceux de Scherer, il n'y avait eu qu'une rencontre fortuite qui avait fait un instant illusion. Tandis que les premiers entendaient demeurer sur la voie ferme de la religion et de la morale ou ils s'étaient résolument établis, les seconds ne l'avaient occupée qu'un

instant, comme base d'opération : on s'était rencontré sur la même marche, mais tandis que les uns montaient au sanctuaire, les autres en sortaient.

Le grand conflit éclate : le sentiment et la raison sont entrés en lutte. « C'est cette lutte, de plus en plus inégale, mais jusqu'au bout persistante, qui donne à la vie de Scherer un si pénétrant intérêt. »

La lutte ne porte d'abord que sur l'élément chrétien que Scherer conserve encore et dont il va se débarrasser lestement. Le christianisme est traité en suspect, placé sur la sellette : il n'a qu'à se bien tenir. Scherer abandonne le terrain de la raison pratique, morale, sur lequel Kant nous a établis, pour redescendre sur celui de l'évidence rationnelle, inaugurée par Descartes. Il prend pour règle de la vérité la conception *claire* et *distincte* que nous avons des choses. On conçoit ce que le christianisme va devenir sous l'action d'une pareille méthode.

Un seul lien le retient encore à son passé : c'est la foi au surnaturel, c'est-à-dire à la vie morale, à la conscience. Il hésite quelque temps, comme s'il eût senti toute la portée du dernier sacrifice qu'il allait accomplir. Dans un dialogue appelé Montaigu nous voyons apparaître, pour la forme, deux frères jumeaux, mais en réalité un seul homme à deux périodes d'une maladie mortelle. Montaigu l'aîné tire sans la moindre hésitation les conséquences des prémisses admises par son interlocuteur ; l'autre, tant soit peu bonhomme, ne livre bataille que pour ne pas avoir l'air de passer à l'ennemi sans avoir brûlé sa dernière cartouche. La conscience et l'intelligence, le fait et la logique, l'expérience et la théorie, la volonté et la raison sont engagés dans un dernier tournoi sur les ruines du christianisme avant de lui dire adieu sans retour. Les hostilités se prolongent pendant trois ou quatre ans, recommençant à réitérées fois sur le même thème.

Au fond de l'âme, le sacrifice est consommé. Et voici en quels accents Scherer déplore sa perte : « Quand je sens vaciller en moi la foi au miracle, je vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes regards : il cesse peu à peu d'être pour moi le Dieu libre, vivant, le Dieu personnel, le Dieu avec lequel on

converse comme avec un maître et un ami. Et ce saint dialogue interrompu, que nous reste-t-il ? Combien la vie paraît triste et désenchantée. Réduit à manger, dormir, gagner de l'argent, privé de tout horizon, combien notre âge mûr paraît puéril, combien notre vieillesse triste, combien nos agitations insensées. Plus de mystère, c'est-à-dire plus d'inconnu, plus d'infini, plus d'œil au-dessus de nos têtes, plus de poésie. Ah soyez-en sûr, l'incrédulité qui rejette le miracle tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme. C'est l'essence de sa foi, de son espérance, de son amour.....! En cessant de croire au miracle, l'âme se trouve avoir perdu le secret de la vie divine ; elle est désormais sollicitée par l'abîme ; une chute toujours plus rapide l'entraîne loin de Dieu et des saints anges ; elle perd tour à tour piété, droiture, génie ; bientôt elle gît à terre, oui, et parfois dans la boue. »

J'ai failli, dit quelque part Scherer, être victime de l'absolu, le voilà enfin sauvé par le sacrifice du surnaturel. C'est le cas de répéter le mot du Seigneur : celui qui veut sauver sa vie la perdra. Après avoir répudié le christianisme, Scherer s'attaque au spiritualisme ; il ne s'arrêtera plus que lorsqu'il aura consommé le sacrifice de lui-même.

La logique, la logique formelle qui se préoccupe davantage des conditions à remplir pour connaître que des objets mêmes de la connaissance, a été le puissant instrument de ce travail de démolition. Scherer est avant tout l'homme formule. Nous venons de voir comment en manipulant la formule de l'absolu, il est arrivé à le nier. Restant identique à lui-même, il demeure tout aussi absolu quand il est obligé de confesser qu'il n'y a dans le monde que du relatif. Il peut être comparé à un homme maniant d'un bras vigoureux le même balancier pour imprimer constamment la même effigie aux divers métaux qui passent dans ses mains, mais dans chaque cas particulier il n'a qu'un seul objet en vue, négligeant systématiquement tout le reste. Il admirait les Anglais qui, suivant le mot de Jean-Paul, ne regardant ni à droite ni à gauche portent des œillères. Dans cette manière de circonscrire le champ de l'observation, il

trouvait le type et la condition de vigueur. Il faut, disait-il, se borner, pour être fort, embrasser peu pour bien étreindre, fixer le but pour y arriver.

Voilà Scherer peint par lui-même, tout à fait au naturel ; cette disposition d'esprit explique bien des choses. Il prétend, il est vrai, que chaque objet demande à être vu à l'envers en même temps qu'à l'endroit. Mais nul n'a moins que lui tenu compte de cette sage maxime. Quand il passe à l'envers, il a complètement oublié l'endroit, si bien qu'il aboutit à nier l'un et l'autre, pour s'être obstiné à ne voir le premier qu'à l'exclusion du second et vice versâ. Cette méthode absolue et exclusive l'a conduit à l'empirisme, au scepticisme. Il a tour à tour soutenu les opinions les plus extrêmes, à partir de l'orthodoxisme le plus absolu, jusqu'à la négation la plus effrayante, en notant les diverses nuances séparant les extrêmes, pour déclarer chacune d'elles à son tour l'absolu. Il n'a été constant que dans son inconstance.

Ce n'est pas que Scherer méconnût la vérité des maximes contraires destinées à tempérer cet absolutisme successif. Il déclare qu'on n'a chance d'être juste qu'à la condition de se défier des jugements tout d'une pièce et de rapprocher perpétuellement ce qui semble s'opposer. C'est là ce que Scherer a toujours oublié de faire : à son propre jugement, il s'est donc montré le plus injuste des hommes. M. Gréard en convient quand il dit : « la logique à laquelle Scherer a tout accordé ne l'a pas payé de retour, ni servi avec un égal bonheur : le paradoxe l'emportait. »

Aussi remarquons-nous quelques hésitations et des incohérences dans le jugement de son panégyriste. Au sens de M. Gréard, la possession de soi-même était une des marques de l'esprit de Scherer. Comment cette assertion se concilie-t-elle avec le mot de Scherer lui-même qui se dépeint en disant que chez lui on dirait que notre esprit n'est qu'une machine à savoir, à élucider ?

Il fut donc un logicien impitoyable, mais non un dialecticien, un homme sachant discerner le pour et le contre, l'endroit et l'envers des choses pour constituer, avec ces vérités éparses,

un tout bien pondéré et équilibré. Voilà pourquoi il n'aimait pas les systèmes, sous prétexte qu'ils étaient trop simplificateurs ; il tenait pour suspects les hommes à idées, ne redoutant rien tant que les convictions sûres d'elles-mêmes.

Il ne faudrait pourtant pas entendre nos diverses comparaisons dans ce sens qu'il y aurait eu abdication de la personnalité, et que nous nous trouverions en face d'une force sans tempérament, irrésistible, broyant tout impitoyablement sur son parcours. C'est ici que nous arrivons au moment le plus palpitant, au nœud même de cette lamentable tragédie. Scherer a beau s'en défendre, il demeure jusqu'au bout une personnalité responsable, se débattant sans espoir, mais avec vigueur et une incontestable mélancolie, entre les mailles serrées de ce filet dans lequel il s'est laissé prendre. Oui, il y a des retours, des reculs, des soubresauts, presque de la résistance. Scherer a beau dire, il n'a pas entièrement rompu avec cet absolu contre lequel il proteste. Son cœur ne s'était pas détaché aussi aisément que son intelligence de l'idéal qu'il avait si étroitement embrassé. « La foi, disait-il encore vers la fin, est comme la poésie : elle trouve toujours où enfoncer des racines ; elle renaît de ses cendres ; elle vivra aussi longtemps que l'âme humaine. » Même alors que depuis longtemps il a cessé de s'en nourrir, la Bible est demeurée pour lui un livre sublime. « Il a toujours conservé dans l'âme un fond de rigidité calviniste et de puritanisme inquiet. » A ne parler qu'au nom de l'histoire, Jésus, à ses yeux, représentait en tout l'unique. Tout à coup, au moment où vous vous y attendez le moins, à la fin de l'un de ces nombreux articles qui ont tant froissé ses anciens amis, il termine par un pleur, par un regret à l'endroit du surnaturel ; il raisonne encore sur la possibilité de l'immortalité personnelle. Après avoir cité un passage d'une lettre où Sismondi se demande si sa mère qu'il a perdue est quelque part veillant sur lui : que je voudrais le croire, c'est-à-dire le comprendre, se dit l'écrivain genevois. Et Scherer s'écrie à son tour : « Eh bien ! pour le comprendre, il fallait commencer par le croire et pour le croire, il fallait... il fallait ne pas chercher à comprendre. Etrange contradiction. »

Il arrive à Scherer de regretter de ne plus avoir la foi des humbles ; quand la lutte s'arrête un moment, quand le penseur redevient homme ; quand il regarde en arrière, quand il écoute les gémissements qu'il a arrachés ; ah ! qu'il trouve alors son sentier rude et sauvage et qu'il donnerait volontiers les jouissances de la conquête pour l'une de ces douces fleurs de piété et de poésie qui embaument encore le sentier des humbles ! Dans ces moments-là on se sent plein de sympathie pour Scherer ; on aimerait lui crier : *Courage ! courage !* tout n'est pas perdu ! Et volant au secours de la logique se démenant entre les catégories hégéliennes, on se surprend lui criant : *continuez ! exploitez* avec conséquence ce filon ; il ne peut manquer de vous ramener à la lumière. Et il y a de ces moments où réellement il semble qu'il va se remettre en chemin pour remonter. Un jour qu'il discute les opinions de certains spirites donnant leurs apparitions comme preuve de l'immortalité de l'âme, ce mot « *utinam !* » échappe à Scherer ; plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Voici qui est plus significatif encore. « Ce n'est pas en vain, dit-il, que l'on a été dans les profondeurs de sa conscience soumis à la discipline d'une règle absolue ; ce n'est pas en vain que l'on a entrevu, ne fût-ce qu'un instant, un idéal de pureté, de résignation et de dévouement ; si tout cela était vain, quelles seraient alors les réalités de la vie ? » Décidément nous y sommes : nous voilà transportés à nouveau au lendemain de la fameuse vision dans le presbytère anglais ; on croit entendre dans le lontain les échos des vers bien connus :

Nul ne saurait m'effacer de ton livre
. . . . . .
C'est ton regard qui fait mourir et vivre :
Je suis à toi ; je suis à toi !
Encore à toi, toujours à toi !

Vains espoirs ! Vœux stériles ! Il est des pentes que l'on ne remonte plus ! Et savez-vous l'objection que Scherer avance pour ne pas céder aux réminiscences des jours les plus heureux de sa vie, aux sollicitations pressantes de tout ce qu'il y a encore de meilleur en lui ? *Il ne peut vouloir !* Le voilà donc redevenu, sous ses cheveux blancs, le jeune homme sans volonté

d'avant la funeste vision. Et la logique que devient-elle avec le caractère indomptable, ô raisonneur impitoyable! Tu ne peux vouloir! Les mobiles, les motifs, ne font pourtant pas défaut! Tu es malheureux; tu le confesses ingénument. Tu es donc meilleur que tu ne prétends l'être; agis, pratique; te voilà sur le bon chemin!

Dès qu'il sent fondre son cœur, Scherer se reprend, se raffermit; il se raidit par fierté d'intelligence. Il le déclare catégoriquement: il ne veut pas que le sentiment rentre en maître. — Soit! nous ne lui demanderons pas d'avoir une vision de Jésus-Christ au terme de sa carrière comme au début, mais pourquoi ne ferait-il pas sa part au sentiment comme à l'intelligence? Voyez la logique étrange! Il commande au sentiment pour le refouler, le contenir; il veut donc, il peut! Pourquoi impuissant en face de l'intelligence ne serait-il fort qu'à l'endroit du sentiment?

Mais que voulez-vous? Il faut compter avec la science, cette idole fin de siècle, ce Molock dont la spécialité est de dévorer ses plus nobles enfants. « Le converti, dit Scherer, a renoncé à la science pour la croyance, telle a été mon histoire à vingt ans. Les autres ont reconnu l'autorité suprême du vrai et se sont dit qu'en définitive tout revient à une question de fait ou de logique, de preuve historique ou de démonstration rationnelle. ... La conception scientifique ramène toutes choses, si l'on ose s'exprimer ainsi, à l'histoire naturelle, et la religion a beau protester, elle rentre, comme tout le reste, dans la connaissance de la nature. — Voilà où j'en suis à quarante ans. »

Toujours exclusif et tranchant, exactement comme dans l'adolescence; pourquoi cette définition étroite de la science? La mission de la science ne serait-elle pas plutôt de rendre compte des faits, quels qu'ils soient; qu'ils nous déplaisent ou non? Et ne sont-ils pas des faits, des réalités poignantes qui vous étreignent, ces regrets cuisants arrachés par le souvenir du passé? Ne s'imposent-ils pas malgré vous à votre conscience? Ne serait-ce pas la mission d'une science impartiale, complète, de chercher à en rendre compte et de recourir dans ce but aux méthodes permettant de les percevoir, de les saisir, au lieu de

les nier, sous prétexte qu'ils ne se plient pas aux exigences de vos preuves rationnelles, historiques? Comment ne serait-elle pas suspecte à tout esprit calme et froid, non prévenu, cette prétendue science arrachant à Scherer de si poignants regrets et foulant aux pieds ce qu'il nous déclarait, il n'y a qu'un instant, constituer les suprêmes réalités? On ne saurait comprendre comment après de pareils contrastes, M. Gréard réussit à classer Scherer dans la famille des « *grands sincères.* » La sincérité de l'homme réellement scientifique n'aurait-elle pas été plus complète si elle avait fait une place à ces faits psychologiques, à ces lamentations, qui s'imposaient périodiquement à lui et qui auraient pu servir de ciment pour réunir à nouveau les pierres de cet édifice qu'il avait si lestement renversé?

Je réussis encore moins à retrouver en lui un esprit fort, créateur, original, car il n'a su que détruire pour arriver finalement à ne plus se respecter lui-même. Nous l'avons assez vu, Scherer fut un esprit étroit, ne voyant jamais qu'un seul côté des choses, un homme ayant des œillères, malgré l'étendue de son érudition en divers genres, et la vigueur de ses talents.

M. Gréard présente Scherer comme un Pascal moderne qui met à s'arracher du cœur la foi de sa jeunesse autant de conscience et de passion froide que l'autre mettait d'ardeur fiévreuse et de raisonnements désespérés à la retenir au fond de son âme et à la conserver. La ressemblance est en effet saisissante : rien n'y manque, pas même la fameuse amulette dont les esprits forts ont tellement ri au dépens du penseur janséniste. A la veille de sa démission, Scherer porta aussi sur lui pendant des mois, en guise d'amulette, un mot de Mme de Staël pour se raffermir dans sa résolution. Les deux penseurs se sont convertis deux fois, et dans les deux cas un miracle a joué un rôle prépondérant. Dans les deux cas aussi les préoccupations morales, religieuses ont eu un rôle important à jouer. Pascal, nous dit Scherer, n'a pas seulement cru par le cœur, il a vu de ses yeux. Toutefois le premier facteur, la préoccupation morale, Scherer en convient, a eu la prépondérance.

Mais en somme, continue-t-il, Pascal croit par le paralogisme sublime du mysticisme; il croit parce qu'il croit et sa vision même de 1654 est autant l'effet que la cause de sa conversion.

« Pascal, dit Scherer, après avoir prouvé par diverses raisons que la religion ne se prouve pas, quand il la vit attaquer il la prouva. C'est là l'antinomie, ajoute-t-il, qui mine les apologies du christianisme et, si j'osais le dire, la théologie chrétienne elle-même. A quoi bon l'apologétique puisqu'on peut avoir la foi sans elle et qu'elle ne peut donner la foi? Comment prouver la nécessité de la révélation, sans alléguer l'insuffisance de la raison, et comment s'adresser à l'incrédule sans raisonner avec lui? Enfin, et c'est ici que l'objection va au delà de Pascal et de toutes les apologies, que penser d'une foi à laquelle on ne peut et on ne doit arriver que par le sentiment, et qui suppose cependant la croyance à des faits historiques et à des dogmes métaphysiques? »

Encore ici Scherer fait de la stratégie et de la tactique : il oublie à plaisir qu'il est une méthode d'arriver de plain-pied à l'Evangile, sans l'intervention, soit des faits historiques, soit des dogmes métaphysiques. Scherer lui-même le proclame : « Pascal croyait, dit-il, comme tout chrétien a toujours cru, par le cœur; c'est le cœur qui sent Dieu et non la raison; voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. C'est là, dans la satisfaction d'un besoin intime de vie idéale, dans l'accord de sa belle âme avec la pureté morale et l'Evangile, qu'il a trouvé le refuge contre les doutes de son esprit. »

Peut-on indiquer d'un doigt plus sûr l'ancre ferme qui a retenu Pascal au pied de la croix? Cette ancre ayant été brisée pour Scherer, il a été emporté à la dérive, niant et l'histoire et ce minimum de métaphysique indispensable pour sauvegarder notre idéal, pour prévenir, éviter, notre défaillance et nous maintenir fermes en face de l'avenir. *Ce minimum de métaphysique ne précède pas la foi; il en procède au contraire.* Mais pour l'avoir, cette foi-là, il faut vouloir l'avoir. Scherer, lui, nous a déclaré interdire à la volonté un rôle quelconque dans la formation de la foi.

Voilà, mesdames et messieurs, ce que l'on enseigne, ce que

l'on pratique dans l'école de Vinet : nous croyons par la méthode par laquelle tout chrétien a toujours cru. Nous croyons parce que nous avons entrevu dans l'Evangile une révélation de beauté morale dont notre cœur a été touché ; nous croyons parce que nous sommes épris de la sainteté plus que de tout autre intérêt ; nous croyons parce que nous avons besoin de surnaturel, d'infini, d'idéal, d'un au delà, d'un Dieu, en un mot, et d'un Dieu paternel.

Ne semble-t-il pas que cette école éminemment vaudoise devrait être en honneur, du moins à Lausanne?

III

Où en est la question Scherer? Le problème des rapports de cette tendance négative avec la théologie indépendante? La question des rapports n'a jamais existé ; j'espère avoir établi qu'elle existe moins que jamais. Point de départ, méthode, but, esprit, tout est différent. Un seul fait subsiste : les deux écoles sont contemporaines. Mais qui donc s'aviserait d'aller attendre sur les monts de Lavaux tous les trains de chemin de fer qui quittent notre gare, sous prétexte qu'ils partent d'une unique plate-forme placée au même niveau ? Sans doute vous n'apercevez pas la moindre différence au point du départ, mais le mouvement initial imperceptible de l'aiguilleur dirigeant celui-ci vers le creux du Valais, le second sur Berne, cet autre vers Neuchâtel ou vers Genève est-il moins réel pour ne point tomber sous vos yeux ?

Quand donc, messieurs les étudiants, on prétendra vous couper les ailes, vous clouer stationnaires aux rives du moyen âge, en dressant avec complaisance devant vos yeux inexpérimentés l'épouvantail du célèbre publiciste, tâchez d'adopter la méthode que pratique depuis quarante ans celui qui vous parle : efforcez-vous de posséder vos âmes par la patience pour éviter, avec grand soin, la seule réponse qui serait à sa place : hausser les épaules, tourner le dos aux hommes qui, sur de simples bruits publics, sans s'être rendu compte de quoi il s'agit, prennent plaisir à vous agacer par des questions inintelligentes dont ils n'ont pas étudié le premier mot.

Si vous êtes en présence de personnes pouvant vous comprendre, faites mieux encore; prenez hardiment l'offensive, montrez-leur qu'elles sont justement sur le terrain glissant où s'est placé Scherer au point de départ. Si elles se rendaient compte de quoi il s'agit, il ne resterait devant elles que deux issues : se saturer d'autoritarisme en allant à Rome, ou camper dans le désert et la solitude comme Scherer. Après quarante ans que nous faisons de nouveau de la théologie en terre française, c'est un vrai enfantillage, pour prouver la vérité de l'Evangile, que d'aller puiser dans l'antique arsenal où gisent pêle-mêle, rouillées, ébréchées, émoussées et démodées, les vieilles armes péniblement rassemblées par les théologiens sur l'introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Sauf quelques rares experts, elles ne sont bonnes, ces armes-là, qu'à ensanglanter les mains de ceux qui se risquent à les manier. La vérité chrétienne se prouve par elle-même: *Sua mole stat;* il ne saurait y avoir de vérité infaillible nous garantissant l'infaillibilité de l'Evangile, pas plus qu'il n'y a de lumière supérieure, de foyer de chaleur, nous garantissant que le soleil éclaire et réchauffe. Placez-vous donc sous l'action de ses rayons bienfaisants, vous qui grelottez dans les poussières froides et subtiles de vos bibliothèques et vous saurez à quoi vous en tenir.

Oublier un fait à ce point élémentaire et capital, c'est reculer jusqu'au rationalisme vulgaire, jusqu'au paganisme de Socrate et de Platon. Eux aussi, ces sages, prétendaient exactement comme nos théologiens, dits conservateurs, que l'intelligence doit avoir le pas sur le cœur et la conscience : que connaître doit passer avant pratiquer ; qu'il suffit de connaître le bien pour le faire. Comme s'il suffisait d'avoir un livre de cuisine irréprochable pour préparer un succulent repas, ou une rhétorique classique pour inspirer un grand poème !

Osez donc regarder en face l'épouvantail Scherer et il s'évanouira ; marchez droit au monstre, comme dans toute frayeur irréfléchie, il s'évanouira. Si vous ne le faites, au lieu de pasteurs d'âmes, vous risquez de devenir des occasions de chute et de scandale pour les hommes intelligents qui vous entourent.

Nous avons vu à l'occasion des nombreux accidents de cet été à quoi peut conduire la peur de s'engager dans la voie du progrès. Dans certains petits cercles où fleurit encore l'esprit anglais, ne s'est-on pas oublié jusqu'à prétendre que les accidents de Bâle et de Paris auraient été envoyés directement par Dieu pour châtier les voyageurs qui n'entendent pas la sanctification du dimanche à la façon des partisans de la stricte observance ?

On a été plus loin encore. Je l'ai entendu de mes propres oreilles; Dieu, déclarait-on, Dieu sait toujours trouver un biais, un joint, pour réaliser sa volonté, malgré toutes les précautions que les hommes peuvent prendre. Eh quoi! Ce serait par une intervention directe, personnelle, exclusive de Dieu, indépendamment de toute négligence, de toute imprudence humaine, que ces catastrophes seraient arrivées pour plonger tant de familles dans la détresse et tant d'âmes dans l'enfer, sans le moindre avertissement préalable ? Mais qu'aurait donc pu faire de mieux le grand adversaire de Dieu et des hommes? A quoi bon nous accorder le luxe de deux facultés de théologie pour entendre d'anciens élèves porter en chaire de pareilles distractions, dans la ville de Vinet, qui a déclaré qu'il ne faut pas contrefaire la signature de Dieu au bas des actes que sa sainteté désavoue?

Prenez garde de ne pas vous incliner à la légère devant l'opinion qui passe pour la plus pieuse. L'histoire humaine, soit générale, soit spéciale, se déroule sous l'action bien réelle de deux facteurs effectifs : Dieu et l'homme ; sous l'action de l'homme intelligent, être moral, responsable, et sous l'action providentielle de Dieu faisant concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Ne séparons pas ce que Dieu a joint ; inclinons-nous humblement devant les faits, sans prétendre expliquer l'inexplicable, et surtout n'accusons pas la souveraineté de Dieu au point d'annuler la responsabilité, le concours humain. Quand on raisonne ainsi, on se place sur le terrain de Scherer, on est déterministe, panthéiste, sans le savoir. Dès que Dieu fait tout, directement et exclusivement, tout est dans l'ordre : la distinction du bien et du mal s'éva-

nouit. Le fait religieux et moral du péché, sans lequel l'Evangile n'a pas de base, disparaît à son tour. Au lieu de trancher à la légère ces problèmes délicats, méditons avec soin ce mot profond de Vinet : la Providence est « bien souvent la somme de nos œuvres. » (*Esprit*, v., I, p. 121.)

Défiez-vous, messieurs les étudiants, des miracles comme moyens de conversion. En agissant ainsi vous marcherez sur les traces du Seigneur, lui-même. Pendant qu'il était à Jérusalem..... plusieurs crurent en lui voyant les miracles qu'il faisait, mais Jésus ne se fiait point à eux parce qu'il les connaissait tous (Jean II, 23). De tout l'épouvantail Scherer ne gardez qu'un seul souvenir : celui de la vision initiale.

Jésus refuse des miracles du ciel et il qualifie du titre de génération incrédule et perverse les hommes qui les lui réclament. Quand bien même un mort ressusciterait, ajoute-t-il, dans la parabole de Lazare, ils ne croiraient pas ; ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Il n'est qu'un miracle efficace et que Nicodème, docteur en Israël, déclarait impossible : le miracle de la nouvelle naissance inaugurant une vie nouvelle, grâce à laquelle on devient à tout jamais une même plante avec Christ. Puissiez-vous tous le connaître, celui-là, messieurs les étudiants ; je suis de l'avis des anciens piétistes : sans l'avoir expérimenté on ne saurait faire de la vraie théologie chrétienne. Quant aux miracles apocryphes dont nous avons eu une épidémie, il y a quelques années, prenez-y bien garde. Un des miraculants les plus éclatants est allé échouer en police correctionnelle en Angleterre. Laissez-moi vous conter sa triste fin connue de tous, bien que les journaux qui jadis poussaient le personnage aient cru prudent de la voiler par pudeur. Les dernières scènes ont été renouvelées des derviches dansants de l'Orient ; le culte consistait à tourner, tourner en cercle, toujours plus vivement, jusqu'à ce que les auditeurs, à bout de forces, tombassent pêle-mêle dans le milieu de la salle. La police anglaise, volontiers flegmatique, a dû ouvrir les yeux et le conducteur de cet étrange chœur a été relégué en prison, non sans avoir préalablement dévoré la maison de la veuve et de l'orphelin et accompli d'autres choses

de telle nature qu'on ne saurait y faire même allusion dans une société respectable.

O soleils disparus derrière l'horizon!

Et dans les jours de son éclat, cet astre n'en a pas moins ébloui les plus hauts empanachés dans notre Suisse française! Messieurs les étudiants, demeurez sobres et veillants en face des excentricités qui nous envahissent périodiquement de tous les points de l'horizon. Tenez-vous surtout en garde des saints fin de siècle.

Gardez-vous, messieurs, de l'autoritarisme, contre lequel Scherer est venu faire naufrage. Veillez à ne pas devenir les victimes du conflit des écoles et des partis. C'est un mal bien général, bien tenace, que l'autoritarisme. Il fleurit tout spécialement parmi la jeunesse. Par autoritarisme, maladie venue de Rome et qui nous y ramène, il faut entendre cette funeste tendance à vouloir être chrétien sans véritable christianisme et cela au nom de prétendues autorités extérieures qui ne peuvent avoir que le degré d'autorité que la personne de Jésus-Christ leur confère: traditions du passé, orthodoxisme, sentiment ecclésiastique, l'église de nos pères ; que sais-je encore? Ce besoin d'autorité est tellement ancré dans la jeunesse que celle-ci en vient trop aisément à s'imaginer que tout le progrès en théologie consiste à échanger une espèce d'autorité extrinsèque contre une autre, tout en demeurant dans le même genre. Et, lorsque dans le cours de leurs études, ils sont arrivés à comprendre que leur foi ne saurait reposer sur une Bible infaillible de tous points, les jeunes étudiants nous demandent naïvement : et sur quoi donc nous appuierons-nous? Quelle autorité se substituera à celle qui nous échapppe? A l'autorité qui s'est envolée dans le cours de leur développement théologique, ils voudraient nous entendre en substituer une autre, tout aussi complète, rationnelle, extérieure, s'imposant à eux du dehors, qui les contraignît d'être, de devenir chrétiens, de le demeurer, si tant est qu'ils le soient déjà. Et voyant que nous ne disposons pas de cette recette-là, tel, dont nous aurions espéré mieux, nous quitte tout triste, comme le

jeune riche de la parabole. Non, nous ne possédons pas cette recette merveilleuse et nous sommes heureux d'en être privés. Nous le disons hautement, nous ne saurions prouver ni l'existence personnelle de Dieu, ni notre liberté, encore moins la persistance future et consciente de chacun de nous, ni la sainteté parfaite de Jésus-Christ. Et cependant nous croyons à toutes ces vérités-là, nous en vivons. Elles sont indissolublement unies à tout ce qu'il y a en nous de noble et de divin. Les hommes qui s'imaginent qu'on peut prouver démonstrativement ces vérités, ignorent entièrement en quoi consiste la preuve. Ces vérités-là n'ont d'autres preuves que leur propre valeur, elles subsistent ou tombent avec la vie chrétienne.

Pesez bien, messieurs, les paroles suivantes de M. Léopold Monod; il y va de votre avenir religieux tout entier : « On voudrait des appuis pour les moments où l'appui de l'Esprit fait défaut; il n'y en a pas ; il ne doit pas y en avoir. On voudrait, comme on l'a dit très justement, pouvoir croire sans croire, posséder un moyen de croire encore aux heures où dans l'affaissement de la vie spirituelle, on ne croit plus. Ce moyen n'existe pas ; il ne faut pas qu'il existe ; il ne faut pas que nous puissions nous imaginer que nous sommes à l'abri parce que nous avons trouvé notre refuge dans des croyances correctes; ce refuge n'est pas plus sûr que celui que d'autres ont cherché dans des pratiques exactement remplies.

» Le juste vivra par la foi, et la foi est une énergie de l'âme qui s'empare des grâces divines et qui les met en action dans une vie humaine sanctifiée, au service de Dieu et des frères. Une autorité qui nous dispenserait de la foi, en nous laissant trouver dans la croyance un détestable repos, ne serait pas une autorité évangélique. »

Voilà, messieurs les étudiants, comment on naît de nouveau ; comment on atteint l'âge de majorité en religion.

Je dis l'âge de majorité; on n'y arrive pas du premier bond, en sortant de la jeunesse. Pour la conquérir, cette majorité, les esprits intelligents et pieux ont à traverser une crise faite pour remplir d'effroi. C'est l'heure solennelle où il faut en venir à s'avouer, à son corps défendant, que l'autorité telle qu'on l'a comprise, dès son enfance, demande à être modifiée. Que va-

t-on devenir ? A quoi se prendre? Faut-il donc renoncer à son beau rêve de servir Dieu en se dévouant à lui dans le saint ministère? perdre le précieux sentiment de sa vocation, pour aller augmenter l'armée innombrable de ceux qui ne vivent que pour jouir et gagner de l'argent? On se réveille parfois en sursaut, comme le passager de nos steamers océaniques qui, bien établi dans sa couchette, se trouve subitement en face du ciel étoilé : un coup de mer a emporté l'avant de son navire ; quelques pas le séparent de l'Océan en tourmente. Que fera-t-il? s'attachera-t-il à son bateau qui sombre? Aura-t-il recours à un radeau pour aller tenter la fortune dans l'obscurité de la mer? Il faut agir promptement, semble-t-il, et toutefois sans perdre la tête.

Permettez, ici, à ma vieille expérience de placer un mot qui renferme toute la philosophie du présent discours : ne vous pressez pas; que votre développement théologique ne soit point hâtif; réfléchissez et vivez avant de vous décider. Il n'est pas question de raisonner, de chasser une théorie par une autre; il faut expérimenter, il faut vivre. Consentez donc, sans honte aucune à passer pour le plus obstiné des retardataires, plutôt que de céder à la tentation d'afficher des idées progressives, qui devanceraient, ne fût-ce que d'une ligne, votre développement religieux personnel; c'est à ce jeu-là qu'on se perd. On ne devient majeur en religion, en théologie, qu'à condition de faire précéder tout affranchissement extérieur d'un asservissement intérieur. Voilà l'unique moyen pour avancer sûrement dans la voie de la liberté chrétienne. Le moindre pas en avant intempestif, prématuré, sur le terrain de l'indépendance peut être des plus funestes : tout ce qui n'est pas fait avec foi est péché! Privé de lest, ayant plus de voiles qu'il n'en peut porter, le navire flotte bientôt à la dérive, la quille au soleil, les mâts, les cordages au fond de la mer. Ceci est capital : demeurez à tout jamais des théopneustes intraitables, s'il le faut; soyez jusqu'à la fin des retardataires, plutôt que de faire le plus léger pas en avant qui ne serait pas imposé par des expériences personnelles, vécues, senties. On ne s'avance sûrement, dans la voie de l'indépendance théologique, que contraint, soutenu, guidé et fortifié, par un progrès antérieur

dans la méditation et la prière, en un mot par tout un travail de conscience dans la voie étroite de la sanctification.

Lorsque ce travail préparatoire sera arrivé à maturité; quand vous les éprouverez ces douleurs, ces impulsions irrésistibles; quand vous aurez entendu toute votre ramure intérieure se disjoindre, craquer, en face des affres de la conscience angoissée cherchant la vérité, à la clarté d'un cauchemar, alors avancez sans crainte, fallût-il vous écrier, comme saint Pierre, marchant sur les eaux, à la rencontre de Jésus: *Seigneur, sauve-moi!* Et le Sauveur vous redira cette parole consolatrice qui est l'étoile polaire des chercheurs sincères et droits: *Celui qui veut faire la volonté de mon Père connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef.* Au plus fort de l'angoisse, vous entendrez ce mot rassurant que Jésus adressa un jour à son grand serviteur Pascal: Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Tel est, mesdames et messieurs, le cri de ralliement de la théologie indépendante; elle enseigne avant tout à vos étudiants à vivre des vérités salutaires; mais là, simplement, de tout leur cœur, comme peut faire la plus fervente des vieilles femmes, de la foi du charbonnier qui croit parce qu'il croit. Il faut sentir son péché; saisir par la foi Jésus-Christ mort et ressuscité; se mettre au bénéfice de son œuvre rédemptrice, active et passive; devenir membre de son corps, en contractant avec lui l'union indissoluble qui rattache pour toujours le sarment au cep.

J'ai eu beaucoup d'illusion dans ma vie, mais me trompé-je? Je ne crains pas d'en augmenter le nombre en ajoutant que cette théologie-là n'a rien à redouter à être analysée et vue de près.

* * *

Il faudrait maintenant placer un mot spécial, à votre adresse, messieurs les étudiants, en vue de l'année qui commence. Je suis assez embarrassé pour le placer, ce mot délicat. Vous savez que, pour plusieurs raisons qui n'ont pas échappé à votre perspicacité, je n'exerce pas d'autorité sur vous; mais, à défaut d'autorité extérieure, j'ai toujours constaté les velléités d'une autre, s'adressant aux forces vives de la conscience religieuse.

Dans tout le cours d'un professorat déjà long, il ne s'est pas trouvé, je crois, une volée qui ne renfermât quelque étudiant avec lequel je ne me sentisse uni par les liens d'une sympathie profonde qui n'avait pas besoin de s'exprimer en paroles. Nous nous comprenions à demi mot. Ainsi se sont formés des liens qui subsisteront jusque dans l'éternité. J'ignore pourquoi, mais depuis peu j'éprouve beaucoup moins ce précieux sentiment qui encourage et fortifie. Je me sens beaucoup plus seul que jadis. Il a fait froid dans nos auditoires l'année passée et ce fait ne tenait pas principalement à l'air extérieur durant cet hiver particulièrement long et rigoureux.

C'est un peu comme sur les monts de Lavaux, quand il tombe de la neige au printemps sur la montagne qui domine Meillerie. Les ondes froides se propageant à travers le lac gênent la fructification de la vigne dans le canton de Vaud. De là les petites graines de raisins que les vignerons appellent le *Meillerin*. Or je me demande si le meillerin n'a pas un peu augmenté en proportion dans la Faculté depuis quelques années? Il n'y a pas d'illusion à se faire; vous êtes jeunes, ce n'est plus mon cas: rien d'étonnant donc que les points de contact fissent défaut. Peut-être serait-il opportun de voir dans cette froideur un avertissement détourné, comme celui que Gil Blas risqua au sujet des homélies apoplectiques de l'archevêque de Grenade. Aussi, aurais-je gardé un silence prudent, sur ce point délicat, si je n'eusse été enhardi par l'assentiment de personnes autorisées, ici et ailleurs. Vous le savez, un homme qui se noie s'accroche à tout, même aux ronces. Ne réussissant à constater ni ardeur, ni entrain, ni de hautes et saintes ambitions, comme jadis dans les luttes qui viennent de vous être retracées, il est permis de se demander avec anxiété où donc sont les jeunes, les ardents, les violents? Le manque de contact entre les jeunes officiels et ceux qui consacrent, dans l'isolement et le discrédit, à la défense de nobles et grandes causes les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui ne s'éteint pas; le manque de contact tiendrait-il donc exclusivement à une question d'acte de naissance et d'almanach?

Mais en voilà assez: peut-être trop. Vous direz que je manque d'indulgence; mais prenez garde, c'est là un carac-

tère de jouvenceau, cet âge est sans pitié. Vous m'accorderiez un point sur vous. Jamais je n'ai fait la cour à personne. Je m'en suis toujours tenu un peu trop exclusivement au proverbe latin, *amara salutifera :* pour un cœur défaillant, le meilleur cordial, c'est une potion amère. Bonne année donc, messieurs les étudiants, et meilleure que la précédente. Puissiez-vous comprendre enfin que, plus que jamais, nos circonstances réclament chez le jeune théologien une âpre persévérance, soutenue par l'enthousiasme du travail et l'ardeur de la passion, sans quoi le jeu n'en vaut pas la chandelle.

J'ai dit le travail et à ce sujet je dois faire un retour en arrière. Ce fut un terrible travailleur que Scherer; j'ai gardé pour la fin une page qui risque de faire pâlir d'effroi plus d'un d'entre vous. Ici, au moins, je puis recommander mon ancien professeur à votre admiration, sans réserve aucune. Déjà en Angleterre, le lendemain du jour où il eut secoué sa nonchalance, il contracta des habitudes de travail et de régularité qu'il conserva jusqu'à la fin. L'attaque qui a provoqué sa mort doit avoir été amenée par son opiniâtreté à terminer un article commencé. En hiver, toujours levé entre sept et huit heures, en juin le soleil le trouve levé souvent dès les quatre heures. Le jour entier est consacré à des leçons de divers genres et à plusieurs travaux. Il s'isole, il s'oblige, il s'impose des plans de travail; il rapprend le grec; il lit Blackstone et Burke, la plume à la main. Outre cela, il pousse l'étude de l'anglais avec une telle vigueur que, dans une occasion, il ne retrouve pas tout de suite l'usage du français, au grand scandale de tous les membres de la famille. Je passe sous silence des études bibliques que lui inspire son zèle de néophyte.

Rappelé à Paris, Scherer s'inscrit à la Faculté de droit. Mais ses études juridiques sont loin d'absorber son temps; il suit en outre les cours de Sorbonne. Sous le nom de *Mélanges*, il commence la rédaction d'un gros in-quarto, où il consigne le fruit de ses études. A la fin du volume était préparé un index alphabétique qui permettait de retrouver, d'un coup d'œil, les divers sujets. Ceux-ci sont des plus variés. « A l'analyse d'un exposé, fait à la conférence Molé, sur la législation du commerce des grains, succède un résumé des premières civilisa-

tions de la Grèce; un extrait de l'introduction de Thurot à l'histoire de la philosophie, précède une note sur le rôle du capital et du revenu dans les emprunts; une même page contient des remarques relatives au système d'écriture des Chinois et une observation de Coleridge touchant les rapports de l'Eglise et de l'Etat. La curiosité de Scherer était éveillée dans tous les sens. »

Il lit l'histoire universelle de Bossuet, Bonstetten; il résume la Palingénésie de Balanche; se laisse charmer par la poésie des *Martyrs;* fait des extraits de Kant chez lequel il trouve la confirmation de sa foi.

Etudiant à Strasbourg, il ne suivait pas moins de cinq cours de théologie par jour. Chaque soir, il reprenait ses notes, les mettait en ordre, en rédigeait les parties essentielles, s'en pénétrait parfois avec une telle âpreté d'attention que les idées qui l'avaient frappé le poursuivaient jusque dans son sommeil; il se réveillait l'oreille tendue.

Non content de faire sa théologie, Scherer trouve moyen de refaire ses études classiques. Entre autres travaux, nous avons une traduction complète du septième livre de Thucydide, de l'*Agamemnon* et des *Choephores*, des *Euménides*, d'*Œdipe roi*, d'*Electre,* l'interprétation est serrée de près. A ces versions sont jointes des appendices sur des points d'érudition, de philologie ou de critique.

Comme distraction, il se mit, durant toute une année, à adresser des lettres en latin à ses amis, à ses parents, à son frère, ingénieur des ponts et chaussées, *curatori viarum*, à son beau-frère, officier dans l'armée anglaise, *centurioni.* Ses correspondants se montrant en général un peu surpris, Scherer s'excusait en expliquant que c'était pour se faire la main, et il continuait. Il en usait de même avec ses professeurs.

En recueillant ces renseignements, j'ai été hanté par une pensée que je vous soumets, messieurs les étudiants. Je me suis demandé si ce jeune homme infatigable n'abattait pas plus de travail à lui seul qu'une volée entière d'étudiants lausannnois n'en ébauche en une année?

Et je n'ai pas fini. Scherer avait contracté de bonne heure l'excellente habitude de faire des extraits de ses lectures. Ses

plus anciens amis se souviennent de l'ardeur avec laquelle, à Strasbourg et à Genève, il dépouillait Duns Scott, Saint Thomas d'Aquin, Hugo de Saint-Victor; aucun labeur ne l'effrayait. D'une patience de bénédictin et capable de s'enfermer, des mois entiers, dans la méditation d'un sujet, il pouvait avec la même aisance embrasser à la fois les études les plus variées.

Ses cahiers de notes sont des mines extraordinairement riches, d'extraits ordonnés, d'observations générales et de faits tout prêts à être mis en œuvre. Les questions scientifiques n'étaient pas celles qui sollicitaient le moins sa curiosité. Dans des réunions familières, si quelque savant autorisé venait à faire part d'une découverte récemment arrivée d'Allemagne ou sortie d'un de nos laboratoires, il commandait le silence et l'imposait par son attitude. Tout son buste se portait en avant; l'œil fixe, l'oreille tendue, il multipliait, précisait, serrait les questions. J'aurais voulu voir son ami le plus intime se jeter entre lui et le maître dont il buvait les paroles, racontait un de ses voisins de table; il aurait passé par-dessus ou à travers; toute vérité lui était une proie. Il avait la passion de savoir, une passion infatigable, insatiable. On ne le rencontrait guère en chemin de fer, sur la route de Paris à Versailles, qu'un livre et un crayon à la main, et il ne faisait pas à tout le monde le sacrifice de mettre le livre dans sa poche.

Grâce à ce régime, Scherer trouvait moyen d'être au courant de tout, et dans tous les pays : on ne pouvait pas lui faire plus de plaisir que de lui demander la bibliographie, la littérature d'un sujet. Ses répertoires étaient des modèles d'enquête. Il aimait à dire : « Voilà quel est l'état de la question. »

C'est là de l'histoire, et non de la fable, comme vous pourriez être disposés à le croire, messieurs les étudiants lausannois, habitués à la couler douce, sans vous fouler la rate, en chantant le bleu Léman ou en arpentant la place de Saint-François. J'ignore où est la rivalité entre nos brillants Zofingiens et nos Bellettriens non moins éclatants. Permettez un vœu à un vieux professeur : c'est que votre antagonisme apprît à se porter un peu plus sur le besoin de se devancer pour le travail et l'application. Ce serait là un moyen heureux d'inaugurer notre jeune Université.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à ce régime que se forment les caractères, les hommes distingués; ce n'est qu'en travaillant que l'on devient quelqu'un, laissant sa marque aux divers sujets que l'on aborde quelque soit leur genre; que l'on trace un sillon dans l'histoire, que l'on se fait un homme. Quant au régime lausannois traditionnel, il impose fréquemment à la jeunesse la fortune de nos vignes depuis quelque dix ans: les jeunes gens, dont on attendait beaucoup mieux, finissent trop souvent en fourchette. Que ceux d'entre vous qui se sentent de l'ambition au cœur et du vent dans les voiles se le disent bien.

Scherer en était venu à posséder Shakspeare, Dante, Goethe aussi bien qu'aucun compatriote de ces grands hommes; il parlait l'anglais et l'allemand comme le français. Malgré tous les tracas du siège, il trouva le moyen de remplir les fonctions d'administrateur et d'organisateur de Versailles qui n'étaient pas une sinécure, tout en écrivant des articles à un journal de Boston, en Amérique, d'un anglais si pur que nul Yankee ne soupçonna une plume étrangère. Jamais on ne saura le nombre des articles qu'il a écrits dans les divers journaux et revues. Le journal *le Temps* à lui seul en a publié 3500. Scherer eut même, dans un cas grave, l'occasion de mettre à profit ses connaissances comme juriste. Un prisonnier français de distinction, cité devant un conseil de guerre allemand, choisit Scherer pour son défenseur. « Dans un plaidoyer, en langue allemande, qui dura à peine une demi-heure, Scherer discute avec une merveilleuse sagacité les deux questions de fait et de droit sur lesquelles roulait ma défense. Sa parole ferme et simple, où la logique la plus rigoureuse prenait les formes les plus conciliantes, impressionna vivement le conseil; et le lendemain, j'apprenais qu'il n'était pas donné suite à mon affaire. » Avocat improvisé, Scherer, sans avoir jamais fait de stage, avait, en pleine guerre, gagné son premier procès, pardevant des juges hostiles.

Mais à quoi donc prétendez-vous en venir, parleur impitoyable, verbeux et diffus, qui vous permettez d'abuser à ce point de notre patience? Passez enfin au déluge, dira un de mes auditeurs impatienté. J'y suis, mesdames et messieurs; mon sujet

n'a pas été un instant perdu de vue. Cette longue digression établit un fait bien oublié: cette théologie, science déchue, même aux yeux de messieurs les pasteurs, mène à tout, rend apte à tout, quand elle est cultivée avec passion par une forte tête. Il n'était pas hors de propos de le montrer à quelques jeunes gens qui, sans se croire des sots, ne sauraient lui accorder que des regards distraits, au grand chagrin des professeurs condamnés à les initier à cette étude la plus universelle de toutes.

Oui, diront peut-être quelques esprits chagrins; si seulement votre science n'avait pas pour résultat le plus clair d'éloigner de la religion comme le prouve l'exemple de Scherer. A cela il faut répondre qu'il n'est nullement indispensable de posséder l'érudition de Scherer et ses talents pour finir comme un fruit sec, un incrédule pratique, le pire de tous. On peut affirmer de la science en théologie ce que l'on a dit de l'esprit: s'il ne suffit à rien, il ne nuit à rien. Quant à dessécher le cœur, un homme qui s'y connaissait a déclaré : « Le savoir n'a jamais desséché que les esprits arides; il se tourne chez les autres en moelle et en saveur.» On donne à celui qui a et à celui qui n'a rien on lui enlève même ce qu'il a.

* * *

Me voilà enfin au terme de mon discours *ordinaire*. Si du moins il ne restait pas un appendice par suite d'une circonstance tout à fait exceptionnelle! Quant à moi, je puis continuer encore cinq minutes ; mais je conçois sans peine que bien des auditeurs soient d'un autre avis. Peut donc se retirer qui voudra; il ne restera que les seules personnes ne voulant pas me dispenser de l'obligation de souhaiter la bienvenue à un nouveau collègue: nous ferons la chose en famille. Il ne saurait m'être permis de prétexter l'inconvenance d'avoir commis un trop long discours, pour commettre l'inconvenance non moins grande de ne pas bien accueillir le nouveau venu. Je serai court, malgré un long arriéré. Nous sommes en effet de vieilles connaissances, mon nouveau collègue et moi. Si je ne l'ai pas vu naître à proprement parler, je l'ai connu peu d'années après sa naissance, alors que jeune blondin à l'air candide,

il promettait tout ce qu'il a tenu. J'ai entrevu son père effectif en 1848; malgré ma théologie, j'ai été admis assez avant dans l'intimité de sa pieuse mère, avec laquelle j'ai maintefois croisé le fer sur des problèmes assez délicats. Sans l'intervention efficace de son second père, celui qui vous parle actuellement serait bien loin d'ici. L'Eglise libre doit beaucoup au second père de notre nouveau collègue; c'est lui qui nous a bâti la maison habitée par la Faculté; il a pris l'initiative de la fondation de la caisse des études; combien d'autres choses importantes n'a-t-il pas faites! Il n'est pas indispensable d'avoir été de son vivant d'accord avec lui en toutes choses, pour sentir le grand vide que son départ a fait parmi nous. Combien d'articles marcheraient autrement qu'ils ne vont, si nous le possédions encore aujourd'hui, au rang de ses contemporains, ou même de ses aînés qui sont encore parmi nous!

Et le temps, comme un rivage immuable, a vu s'enfuir tout cela et il nous verra disparaître nous aussi! Que d'absents qui auraient été heureux d'assister à l'inauguration de ce professorat! Le nouveau venu était fils d'un historien de l'Eglise dont la chrétienté pleure le départ; il aurait été si heureux de faire entendre au milieu de nous sa voix sympathique pour remercier les autorités de l'Eglise libre d'avoir bien voulu penser à son fils!

J'ai aussi, moi-même, à m'acquitter d'une très vieille dette; le récipiendaire a autrefois pris ma défense avec émotion: je suis sûr de mon fait, je le tiens de celui-là même entre lequel et moi il étendit son jeune bras tutélaire. C'est là un acte d'impartialité précoce qui ne messied pas à un historien.

Que les esprits délicats n'aillent pas s'effaroucher, en demandant si le nouveau venu aurait de bonne heure hanté des sociétés suspectes. Ce trait de générosité remonte déjà au temps où M. Bernus était entre l'âge de discrétion et l'adolescence: c'est l'âge de la candeur et de l'innocence. Il n'était pas né aux controverses théologiques; il a sans doute, depuis longtemps, oublié ce trait de générosité, suivant la maxime évangélique bien connue. Mais les pauvres, eux, ont la mémoire tenace; d'autant plus tenace qu'elle est moins surchargée.

Que dire à ce nouveau collègue arrivant déjà sur le tard,

juste à point pour me rappeler avec éloquence ce que je ne cesse de me répéter journellement : il est bientôt temps de partir ? Je ne sais même pas comment lui adresser la parole : car de lui dire qu'il est le bienvenu, notre cher, aimable et laborieux collègue, il le sait assez : on le lui a répété, officieusement, et officiellement. Et puis, qui suis-je, pour les harangues solennelles ?

Mon cher Auguste, permettez-moi de vous donner pour la première et la dernière fois officiellement ce titre admis entre nous. Je ne me suis jamais permis cette familiarité-là qu'à l'occasion de deux autres de vos condisciples : votre regretté collègue, William Monod, dont vous avez écrit la notice biographique, et un autre, plein de vie et de santé, auquel l'Eglise entière, dans son propre intérêt, ne saurait trop souhaiter succès, longue vie, et prospérité. Mon cher Auguste, donc, je n'ai qu'un vœu bien senti à faire pour vous : puissiez-vous posséder en grande abondance tout ce qui m'a manqué et qui ne saurait vous faire défaut : car vous êtes sympathique, pacifique et débonnaire. Travaillez à votre façon, avec succès, courage et entrain. Alors à la fin de votre carrière vous pourrez vous rendre le témoignage d'avoir fait votre possible pour que votre patrie d'adoption n'occupe pas une place trop effacée, trop en arrière, dans un mouvement théologique qui emporte tous les pays protestants : l'Ecosse, l'Angleterre et l'Amérique, vers un avenir nouveau, plus conforme que le passé à l'Esprit du Sauveur, du Rédempteur, que nous voulons tous adorer et servir. N'oubliez jamais deux choses : votre père de Pressensé a pris un rang brillant dans cette armée, et secondement : le canton de Vaud a eu l'honneur, par son illustre Vinet, d'être, il faut le répéter à satiété, comme un *delenda est Carthago* afin que nul ne l'ignore, — le canton de Vaud a eu l'honneur d'être l'initiateur de ce mouvement dans nos pays de langue française. Dieu vous bénisse : j'ai dit.

Au Miroir sur Lutry, 16 août 1891.